

4 février 1738.—M. Raudot, intendant des classes, est mort l'été dernier, dans le temps à peu près que sont partis les vaisseaux pour le Canada. Il n'a été que huit à dix jours malade. Par conséquent, il n'a pas eu grand temps à mettre ordre à sa conscience. Il a fait son testament dans lequel il a presque tout donné à ses domestiques, qui sont aujourd'hui riches chacun de près de vingt mille livres. Il leur a donné tous ses meubles... argenteries et tout ce qui se trouverait dans sa maison, à la réserve de quelques bagatelles qu'il a données à quelques particuliers, c'est un testament des plus hétéroclites que l'on a vus. Sa nièce qui est seule héritière n'a eu que les immeubles qui se sont montés environ à quinze mille livres de rente, pendant qu'elle devait en avoir plus de quarante. Cette conduite ne l'a pas fait beaucoup regretter.

M. de Beauharnois aura, cette année, des sujets de chagrin en apprenant la mort de M. de Beaumont, son frère, qui a été enlevé par un rhume suivi d'une fluxion de poitrine, à ce que l'on m'a dit. Il aurait poussé loin sa fortune, car il était fort estimé dans la marine surtout par M. de Maurepas, comme un bon officier, et en effet il l'était. Il ne sera pas moins chagrin de la mort de Madame Lorgeville qui s'était mariée l'année dernière, elle est morte huit jours après avoir accouché d'une fille qui vit encore. Je ne doute pas que M. et Made Bégon ne l'aient beaucoup regrettée ; c'était leur fille aînée qui était remplie de mérites et qui avait toutes les bonnes qualités que peut posséder une demoiselle aussi bien élevée qu'elle l'était. Je n'ai point encore vu le chevalier Bégon ni M. son fils. Ils sont partis pour aller à Toul voir M. l'évêque, son frère, peu de jours après que j'ai été de retour de Berry, ce qui a été cause que je ne l'ai point vu. Je compte le voir à son retour qui sera dans le mois prochain. Il a fort demandé de mes nouvelles à son arrivée à Paris et a grande envie de me voir, et moi je n'en ai pas moins.